

Prologue

*Rome, Trastevere,
printemps 1900*

Un hurlement strident retentit derrière les volets vénitiens du palais Corsini. Un cri parfaitement saugrenu, dans la douce indolence de cet après-midi romain.

La bouche grande ouverte, amygdales apparentes, la nounou a l'air d'avoir croisé le diable en personne ! Sans égard pour l'heure du *pisolino*¹, son braillement d'effroi dégringole avec elle l'escalier en colimaçon de la maison.

Empoignant le bas de sa robe, la *balia*² agite la main droite pour éviter que ses multiples jupons colorés ne s'emperlifitent entre ses cuisses imposantes. De la main gauche, elle comprime le poignet d'une gamine rougeaude qui se laisse traîner dans les marches, tel un sac à patates.

Affolée par ce beuglement, qui vient de passer sur le palier comme une tornade, la belle Beatrice lâche sa bible sur l'épais tapis du salon. Elle se signe trois fois, serre fort son

1. Sieste.

2. La nounou.

chapelet entre ses doigts et passe discrètement la tête dans le couloir.

Au même instant, Celestino Schiaparelli marque un temps d'arrêt devant la porte d'entrée. Parti en balade, précisément à cette heure-ci de la journée pour être certain de ne croiser personne dans les rues, il hésite à pénétrer dans la demeure. Lui, qui chérit plus que tout le calme et la décence, n'est pas certain de vouloir affronter l'ouragan qui s'amène.

En cuisine, Rosetta est violemment arrachée à sa sieste. Elle sursaute, persuadée que le palais est attaqué par une horde d'anarchistes, et s'éborgne dans une grosse casserole de cuivre, ajoutant aux braillements de la nounou une brochette de jurons brûlants.

Au rez-de-chaussée, la marquise Giuseppa Maria de Dominicis tend l'oreille vers l'escalier tonitruant. Penchée au-dessus de son bureau marqueté, elle pose sa plume quelques secondes de trop, et sa délicieuse écriture disparaît sous une grossière tache d'encre, qui avale la feuille au pas de course.

Elle se lève, fort agacée, tandis que le bruit se rapproche singulièrement de la porte de son petit cabinet. Elle passe ses deux mains sur sa robe sombre pour en éliminer tous les plis et se dirige d'un pas martial en direction des cris.

En bas des marches, elle tombe nez à nez avec la nounou horrifiée, qui cesse immédiatement

de s'époumoner face à l'expression pincée de madame. La pauvre femme se bâillonne elle-même d'une main fébrile, tenant toujours vigoureusement le bras cramoisi de la petite. Tête baissée et souffle court, la fillette émet un léger sifflement de bouilloire.

La marquise s'avance vers elle et lui saisit le menton fermement pour observer son visage de plus près. Ce dernier, habituellement pâle et poupin, a pris une couleur pourpre qui n'augure rien de bon. Plus singulier, une couche de boue recouvre sa bouche comme un maquillage malheureux, et ses narines dilatées sont fourrées de terre molle, façon cannelloni. Quant à ses yeux, ils semblent vouloir quitter à toutes jambes leurs orbites irritées !

Un grondement froid sort de la gorge de Mme Schiaparelli :

– Au nom du ciel, Elsa, qu'avez-vous encore fait !

C'est un sacré numéro cette Elsa, n'est-ce pas ?

Toutes les aventures et les bêtises de cette petite fille exubérante sont inspirées de la vraie vie d'Elsa Schiaparelli. Et, crois-moi, elle n'en est pas restée là. Sa vie est jalonnée d'extravagances, de rebondissements, de coups de génie et d'opportunités saisies à pleines mains.

Schiaparelli pourrait être le nom d'une tornade, tant cette italienne a bousculé, voire révolutionné, la haute couture dans les années trente. On a beaucoup dit de Schiap qu'elle n'avait peur de rien, mais surtout elle osait tout ! Faisant sauter le verrou des conventions, de la peur du jugement, pour mener son destin en toute liberté, crinière au vent.

Son audace sans borne et son esprit inventif lui permettent de poser un regard neuf sur les vêtements, proposant une féminité à la fois poétique et délurée. Elle invente le vestiaire de caractère, celui qu'on porte comme étendard de sa personnalité.

Personnage iconoclaste, proche des artistes surréalistes, la mode entre ses doigts est devenue un art visuel à part entière. Elsa imagine des coupes inédites et des détails renversants en se contrefichant de choquer la bonne société. Alchimiste de la mode, elle expérimente de nouvelles matières, malmène les boutons, s'entiche du Zip, explore le vocabulaire des

couleurs : du rouge Calliope au bleu *spleeping* jusqu'à la mise au point de son fameux rose pétard, qu'elle nomme *shocking!* Ce vestiaire chic et choc, elle le met en scène dans des défilés-événements, premiers du genre, aux allures de véritables *shows*. C'est dire si elle détonne dans le monde de la couture de l'époque.

Depuis quelques années, la griffe Schiaparelli renaît de ses cendres avec éclat, mais on a parfois oublié l'excentrique italienne qui l'avait fondée. Je t'invite à en apprendre un peu plus sur cette avant-gardiste de la mode, qui ne laissa jamais personne indifférent en son temps.

Où a-t-elle grandi ?

Elsa Schiaparelli naît à Rome, le 10 septembre 1890, sous les ors baroques du *palazzo Corsini*, dans une famille d'aristocrates et d'érudits. Son père, Celestino Schiaparelli, issu d'une famille d'intellectuels piémontais, est un universitaire respecté et un orientaliste de grande renommée. Sa mère, la marquise Giuseppa Maria de Dominicis, appartient quant à elle à l'aristocratie napolitaine, descendante de la dynastie des Médicis. Ensemble, ils ont une autre fille de presque dix ans l'aînée d'Elsa. Beatrice est une demoiselle sage et très pieuse.

Elsa aura une enfance plutôt privilégiée. Entourée de livres, d'œuvres d'art, fascinée par les travaux de son oncle – l'astronome Giovanni

Schiaparelli – et s’imprégnant de la magnificence de Rome, elle s’ouvre très tôt au goût du beau, à la spiritualité, et développe une grande curiosité pour ce qui l’entoure.

Quelle enfant était-elle ?

Singulière, originale, Elsa fait montre d’une excentricité précoce en multipliant les facéties, guidée par une imagination exaltée. C’est également une enfant difficile (c’est ainsi qu’on la jugeait à l’époque), rebelle à l’autorité et à toute contrainte. Son tempérament bouscule sérieusement ses parents, conservateurs et austères, qui tentent régulièrement d’endiguer ses nombreux débordements, mais ne réussissent jamais à dompter son grain de folie.

Elle passe d’ailleurs d’écoles en institutions, qu’elle déteste toutes, se sentant à chaque fois prisonnière de grandes personnes sourdes à ses désirs, qui tentent de lui faire entrer dans le crâne des choses inintéressantes, en plus de brider sa créativité.

Son éternel penchant à se faire remarquer tient sans doute à sa relation complexe avec sa mère. Giuseppa Maria lui rabâche en effet qu’elle est laide, la comparant sans cesse à sa sœur, dont tous louent l’extrême beauté. La petite Elsa tente donc de s’embellir, d’attirer les regards, quitte à multiplier farces et sottises !

Elle admire beaucoup son père, un homme solitaire et taiseux, qui partage ses collections de pièces anciennes avec le roi et fait autorité sur le sanskrit. Sa bibliothèque privée est d'ailleurs un véritable refuge pour Elsa, qui adore s'y nourrir de livres rares sur les religions et les arts anciens. De même que les moments passés auprès de son oncle, Giovanni Schiaparelli, à l'Observatoire de Brera, sont des instants de plénitude pour la fillette. Ces références culturelles et autres portes ouvertes sur l'univers sont de précieux engrais pour son inventivité, qui ne demande qu'à se déployer.

À la fin de l'adolescence, en proie à une grande inspiration, Elsa écrit et publie un recueil de poèmes sensuels, *Arèthusa*, qui déclenche le courroux de ses parents. Pour la remettre dans le droit chemin, ils l'envoient dans un couvent en Suisse. Mais une fois encore, Elsa refuse de plier face à une absurde sévérité, de laisser son « esprit être réduit en miettes ». Elle entame une grève de la faim jusqu'à ce que ses parents viennent la récupérer.

Rester libre, à n'importe quel prix : ce mantra, elle l'appliquera toute sa vie.

A-t-elle eu un amoureux ?

Plusieurs soupirants lui font la cour dans sa jeunesse, dont un prince tunisien qui la demande en mariage lors d'une fantasia effrénée, ou encore

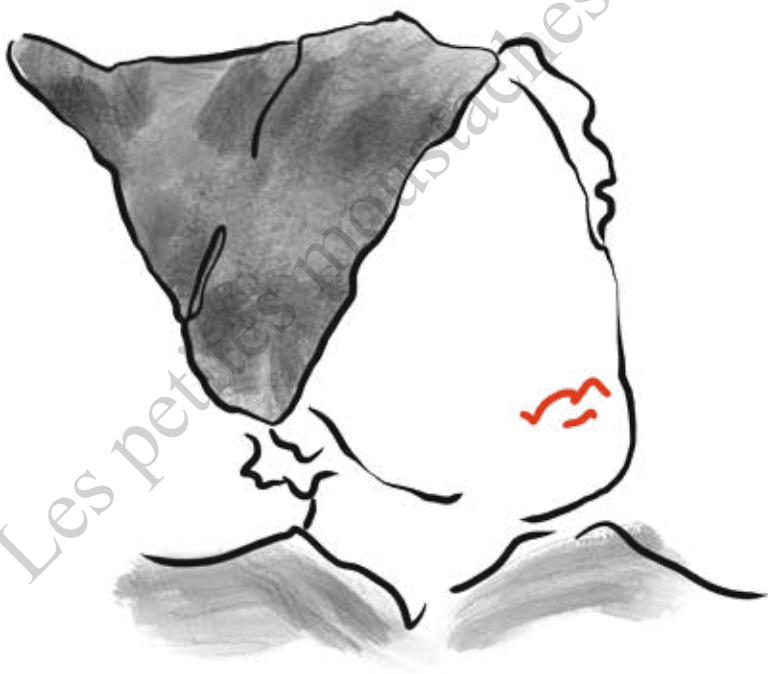
A comme... Avant-garde



De la fascination mutuelle que Schiap entretient avec les avant-gardistes, jaillissent nombre de chefs-d'œuvre, tel ce manteau en jersey de soie au motif créé par Jean Cocteau en 1937. Dans un effet de trompe-l'œil, deux visages forment un vase au sommet d'une colonne débordant de roses en relief.

B comme... Bibis audacieux

Quand
Schiaparelli se
lance dans la chapellerie,
elle fait souffler un vent de
folie sur les têtes ! Son couvre-
chef le plus emblématique – porté
par Katharine Hepburn – est un
bonnet en tricot flexible qui sera
tant copié que, écéurée, elle
les fera tous détruire !





Les Publications de Moustache Éditions

C comme... Cash and carry

En 1939, juste avant la guerre, Elsa, fidèle à son esprit fonctionnel, imagine la collection Cash and carry, avec cette combinaison facile à enfiler et couverte de poches zippées (avec une petite pour le rouge à lèvres) permettant d'emporter tout le nécessaire dans les abris antiaériens.



D comme... Détails



Insectes
plus vrais que
nature, sirènes, barbe
à papa... l'imagination
précurseur de Schiap ne connaît
aucune limite lorsqu'il s'agit de
renouveler le simple petit bouton.

Elle en conçoit pour chaque
collection, assortis aux différents
thèmes et collabore avec les
paruriers Jean Clément,
François Hugo.

